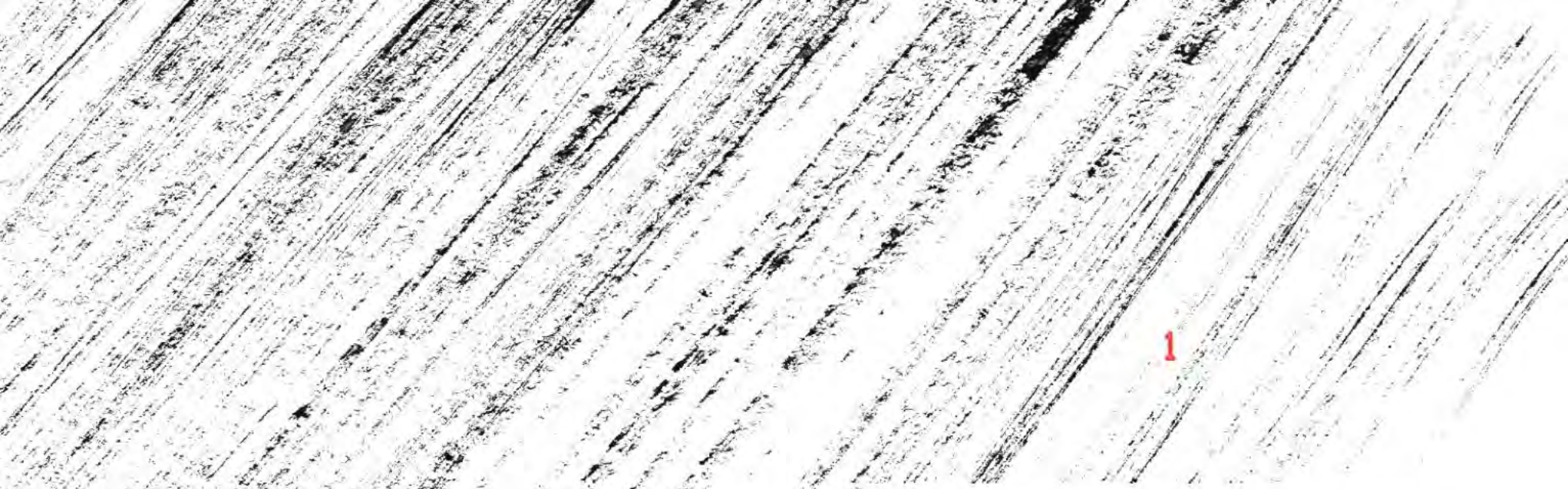


1

– Estelle, reviens, c'est trop dangereux!

Je ne sais pas ce qui est le plus terrifiant: les hurlements du vent qui se prend pour une meute de loups, les rugissements du tonnerre, l'eau sombre qui tambourine sur nos têtes et cascade sur le sentier, ou l'idée que Kévin est quelque part dans cette tempête, seul, blotti contre un rocher, berçant son ours contre lui, attendant la fin.

Où est-il?

Derrière moi, Aurélien s'accroche bravement, comme un bon petit soldat. Un chasseur alpin, un vrai, comme son père.



Plus loin, Louise nous crie de redescendre, mais elle suit malgré tout. Je n'entends pas Maman, qui doit être encore plus bas, en train de se demander comment elle a pu finalement laisser ses trois enfants partir dans la montagne ce soir.

N'empêche que si on est dans ce vacarme, en pleine nuit, guidés par les seuls éclairs, ce n'est pas ma faute. Si Kévin s'est enfui, ce n'est pas ma faute. Personne ne m'en voudra. Mais si on ne le retrouve pas, là c'est moi qui m'en voudrai. Toute ma vie. Parce que je SAIS où il est. Enfin, je crois.

– Regardez ! Sa casquette !

Un bon point pour Œil-de-Lynx-Aurélien ! Cette vieille éponge accrochée au fourré en contrebas du chemin, c'est bien la casquette de Kévin, on la reconnaîtrait entre mille, même dans cette obscurité : il n'y a que Kévin pour porter un truc pareil. Je sais qu'il y tient ; j'ignore les cris de Louise et je descends la chercher.

Il y a deux règles d'or en escalade : ne jamais poser les coudes ni les genoux, et ne jamais se tenir à un arbuste. Enfin, ce sont les règles dont Papa nous a toujours rebattu les oreilles ; j'imagine que, s'il était là, il inventerait un nouveau commandement de diamant, à propos de s'écarter du sentier, de nuit, en plein orage, dans une pente probablement raide – je n'en sais rien, je n'y vois pas assez loin –, pour aller chercher une casquette pourrie. Excuse-moi, Papa, mais là je vais avoir besoin de me cramponner à ces buissons, ça glisse trop sinon. Je te promets que je choisirai les plus gros, les mieux enracinés et les moins piquants. Pour les genoux, pas de problème, c'est plutôt avec les fesses que je contrôle ma dégringolade.

Ouf !

Ça y est, j'ai réussi à récupérer la casquette et à rejoindre le chemin. Je suis fière de moi et je ne saigne presque pas. On a trouvé une trace de Kévin, tout va bien ! Je pourrais me dire qu'une casquette accrochée à un buisson



dans la pente, ça peut signifier un Kévin en mille morceaux au pied de la montagne, mais non, pas question de céder au pessimisme ! Une casquette, ça s'envole, surtout par ce temps. Si Kévin était tombé, j'aurais trouvé d'autres indices.

Une chaussure.

Son ours.

Sa pipe.

Son dentier.

2

Chaque samedi matin, le rituel se répétait. Les locataires rangeaient leur gîte, bâclaient un semblant de ménage, chargeaient leur voiture, prenaient une dernière photo s'il faisait beau, donnaient leur chèque à Maman (ça s'est bien passé ? Alors, vous en avez vu, finalement, des marmottes ? J'espère qu'il ne pleuvra pas sur la route) et partaient avec un sourire qu'ils perdraient dans vingt minutes, quand ils se seraient payé les premiers bouchons du retour. Souvent, nous avions fait connaissance avec les enfants. Parfois, nous nous étions bien entendus ; nous étions alors un peu tristes au moment du départ,

mais c'est la vie, nous avions l'habitude. Il n'y avait que Louise pour se mettre à pleurer quand par malheur un beau Brandon, Justin ou Ethan la quittait, faisant de sa vie un champ de ruines. Heureusement, les nouveaux arrivaient dans l'après-midi, et Tyler, Christopher ou Ryan la trouverait probablement en train de se balancer de façon très romantique sous le grand sapin, ses longs cheveux blonds flottant langoureusement sur ses épaules. N'importe quoi…

Ce samedi après-midi, pourtant, même un sublime Dylan l'aurait laissée de glace, car Jason était revenu. Ah, Jason… Ses parents étaient saisonniers à la station : son père employé chez Favre Sports, où il louait toute la journée des VTT et du matériel d'escalade, et sa mère vendeuse dans la pseudo-fromagerie traditionnelle qui ouvre pour la saison de ski et les mois d'été. Ils habitaient chaque année le même mobil-home au camping de fin juin à début septembre, et Jason les accompagnait. Jason était beau comme un dieu, apparemment. Il avait beaucoup d'admiratrices et de copains qui hochaient la tête à chacune de ses blagues moisies. Il était populaire. Moi, je trouvais qu'il avait un regard sournois et un nom de chien (pardon aux autres Jason). Ça la rendait folle, Louise, quand je lui parlais du nom de chien de son chéri d'amour. Le pire, c'est quand j'aboyais.

Bref, Louise était en train de traîner du côté du camping quand le minibus est arrivé. On était encore au tout début de l'été, seulement la deuxième semaine des vacances. Maman nous avait prévenus rapidement *(« La dame qui a réservé m'a parlé d'un groupe d'adultes déficients »)*, mais nous ne savions pas encore exactement à quoi nous attendre. Aurélien était assis sur la barrière, torse nu et en slip. Il s'en fichait si une Léa ou une Maéva le découvrait ainsi : il n'avait que six ans. Moi, j'étais en train de gratter les croûtes de mes genoux (souvenir d'une descente en rappel un peu brutale, j'avais dû louper mon nœud, désolée, Papa) quand la camionnette est entrée dans la cour.